CD événement, annonce. JS BACH : BRANDENBURG CONCERTOS / REINHARD GOEBEL (2 cd SONY classical, 2016).

CD événement, annonce. JS BACH : BRANDENBURG CONCERTOS / REINHARD GOEBEL (2 cd SONY classical, 2016). Reprise réjouissante. 30 années après avoir gravé une première et légendaire approche sur instruments d'époque des Concertos Brandebourgeois , – alors avec son ensemble aujourd'hui disparu Musica Antiqua Köln, le violoniste ressuscité, plus inspiré et **chantant que jamais, Reinhard Goebel**, devenu chef, propose (ici fin 2016) une nouvelle version juvénile, superlative du cycle flamboyant signé par un Bach des plus aimables et mondains. Le chef a réuni un collectif d'instrumentistes épatants qui savent mêler virtuosité, finesse, total engagement et précision. On croirait qu'ils viennent d'exhumer la partition et la lire avec un enthousiasme premier.

Les 6 Concertos mythiques, complété par la sinfonia BWV 174 – aux deux mouvements où les cordes décollent et s'embrasent en une chorégraphie en lévitation, illustrent avec éloquence et entrain tout ce que l'intelligence musicale peut accomplir, décidant des partis interprétatifs. Il en résulte une lecture qui saisit par sa coupe nerveuse et tonique, un bain d'énergie et un festival de timbres (cordes, vents et cuivres d'une santé concurrentielle) qui est aussi vivier de nuances en constante réinvention.

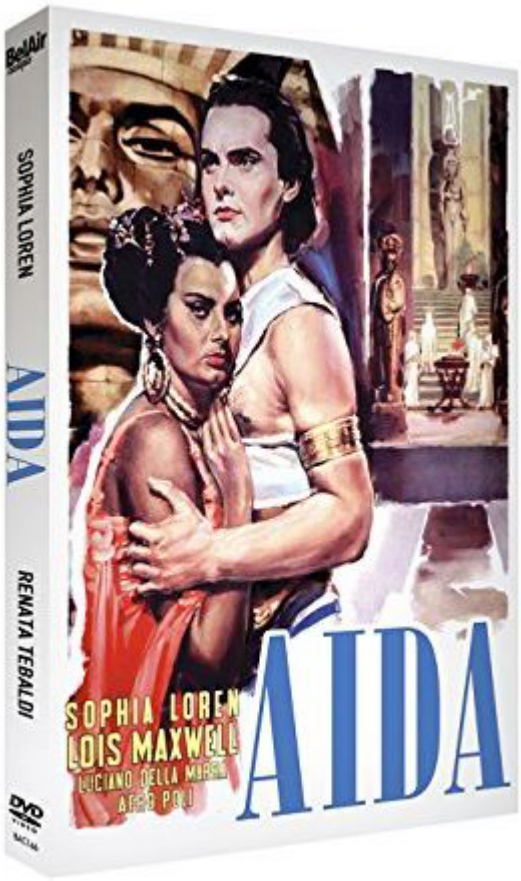
Avec un nouvel ensemble berlinois – **Berliner Barock Solisten,** le père de la révolution baroque après Harnoncourt, renoue avec ce qui manque chez beaucoup de virtuoses de la jeune génération baroqueuse actuelle, le sens du risque, le goût de l'expérimentation, profitant de ce que le Baroque proche de

l’improvisation, permet une infinité d’options possibles dans la résolutions des phrasés, de la dynamique, de la balance, de l’articulation, de l’équilibre instrumental…
Force est de constater que le « vétéran » Goebel regorge aujourd’hui d’idées, cultive une imagination jamais au repos, préfère comme ici, repousser encore les limites de l’expressivité surprenante. Parmi d’autres joyaux accomplis, le pétulant BWV 1048, n°3, regorge et d’allant, d’articulationet de fluidité impérieuse. La frénésie et l’élégance sont idéalement canalisées au service de la jubilation.
Voici assurément le triomphe de l’imagination, de la liberté servie par une expérience, une vision, un engagement de premier fervent. C’est bien d’une seconde jeunesse, passionnante par les chemins de traverse qu’il nous fait découvrir s’agissant d’un cycle que l’on croyait connaître de fond en comble. Lecture jubilatoire. Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews

_____

CD événement, annonce. JS BACH : BRANDENBURG CONCERTOS / REINHARD GOEBEL (2 cd SONY classical, 2016) – enregistrement réalisé à Berlin, diapason 442, en juillet et décembre 2016. CLIC de classiquenews de novembre et décembre 2017.

DVD, annonce. AIDA par Sofia Loren / Renata Tebaldi (Bel Air classiques, le 5 décembre 2017)



DVD, annonce. AIDA par Sofia Loren / Renata Tebaldi (Bel Air classiques, le 5 décembre 2017). Pour les fêtes de fin d'année 2017, l'éditeur **Bel Air classiques** aurait il la nostalgie du kitsch année 1950 ? Certes le vinyle fait son grand retour sur le marché…, alors pourquoi pas en effet inventer le vintage au format dvd comme en témoigne **cette réédition d'un film culte daté de 1953** et qui éclaire cette époque singulière où les intégrales d'opéra filmées n'existaient pas encore et qu'alors assimilées à un film, on ne pouvait se passer de têtes d'affiches c'est à dire à l'image plutôt des lolitas pulpeuses que des chanteuses lyriques souvent bien dotées vocalement mais pas Joconde pour un sou. L'époque était déjà au diktat du physique et Maria Callas elle même, – interprète elle aussi d'Aida, allait un an plus tard (1953/1954), montrer sur la scène scalène, une transformation physique sidérante devenant en plus d'une star lyrique, une icône de la mode et de l'élégance parisienne.

Pour l'heure en 1953, c'est Sofia Loren qui trouve en Aïda son premier emploi d'importance, doublant la voix de la soprano : Renata Tebaldi *(alors âgée de 31 ans). Certes cette dernière*

n’avait pas le physique de Marilyn (avec son visage carré masculin) mais elle avait le timbre angélique et puissant pour chanter l’amour tragique de la princesse éthiopienne retenue prisonnière à la cour de l’égyptienne Amneris.
Pour Tebaldi, le rôle d’Aïda est emblématique : elle chante le personnage sur la scène de la Scala mais tombe malade en avril 1950, et c’est la jeune Callas qui la remplace : la blonde angélique puis la louve brune… ainsi allait naître enflée artificiellement par le presse et le public italien toujours à l’affût d’une vision réductrice et scandaleuse, la pseudo « rivalité » entre les deux immenses divas.

AIDA, 1953 : l’équation Tebaldi / Loren questionne les relations fécondes entre opéra et cinéma



Avec Karajan, la Tebaldi enregistre d'ailleurs le rôle (Decca). La pureté de son émission et des aigus célestes ont profondément souligné l'ardente sincérité de l'amoureuse malgré son devoir ; car elle est la fille du roi d'Ethiopie, Amonasro, l'ennemi de Pharaon. Mais rien ne peut vaincre amour, comme on ne cesse de le voir à l'opéra en particulier au xviie, dans le Couronnement de Poppee de Monteverdi (1642). Ainsi aimée du général égyptien Radamès, que'lle aime en retour, l'éthiopienne Aida se laisse condamner puis est emmurée vivante… avec son amant. Fin terrifiante, à la Schiller… Dénouement sublime pour un opéra romantique fut-il, aussi, grande fresque archeologico-historique.

En 1953, l'idée n'était pas de filmer un opéra comme Don Giovanni, premier véritable essai concluant en la matière plus

de 20 ans plus tard (réalisé par Joseph Losey, 1979) où les chanteurs d'opéra (parmi les meilleurs mozartiens de l'heure) jouent devant la caméra, mais plutôt d'un péplum égyptianisant où le doublage lyrique était de mise. Évidemment tout ne fonctionne pas ici car la synchronisation chant et articulation des acteurs, montre son évidente limite, mais force est de constater que dans le cas de Sofia Loren, à force d'un travail acharné, la jeune actrice qui a appris la ligne de chant jusqu'au moindre phrasé de Tebaldi, impose un jeu plutôt vraisemblable.
On y croit et soudain la jeune esclave s'incarne vocalement et physiquement grâce à l'équation réussie née de l'association des deux interprètes : Loren / Tebaldi. Il fallait bien la somme de deux talents, et non des moindres pour incarner pour le cinéma, cette figure tragique et exotique là. Voilà qui nous fait remonter aux origines de ce genre promis à de nouvelles passionnantes réalisations entre cinéma et opéra.
Un rapprochement inéluctable et naturel : Wagner n'a t il pas tout inventé du 7è art, dans son Ring / Tétralogie (L'Anneau des Nibelungen), à Bayreuth, ce, dès 1876 ? Ici l'espace et le temps fusionnent en un vortex au souffle épique irrésistible (précisément déjà réalisé dans Tristan de 1865) ; affiné encore en 1882 dans Parsifal l'ultime partition testament. Mais Wagner et le cinéma composent une autre histoire.

Pour l'heure, grâce à Bel Air classiques, nous voici au bord du Nil, en 1953, aux côtés de la belle éthiopienne Aida qui s'inquiète de la victoire remportée par le jeune et beau général égyptien Radamès qu'elle aime en secret, car s'il est victorieux ("Ritorna vincitor "… Prière sublime) , il aura soumis son propre peuple… Amour ou devoir ?
Au départ le réalisateur Clemente Fracassi avait souhaité une icône cinématographique pour incarner la jeune héroïne broyée par le souffle de l'histoire : Lola lollobrigida. Mais c'était compter sans l'orgueil de l'actrice qui ne souhaitait pas n'être que la doublure d'une diva… (pensait-elle être capable de chanter le rôle à l'écran?).

Le mythe cinématographique Sofia Loren allait naître dans cet opéra filmé, preuve là encore des liens plus qu'étroits entre les deux disciplines spectaculaires : opéra et cinéma. Aujourd'hui que les salles de cinéma diffusent l'opéra et que les chanteuses sont autant actrices que cantatrices (mais oui il y en a), et de surcroît pour certaines, …possèdent le physique du rôle concerné, à quand une Netrebko bientôt star à Cannes ? C'est peut-être la denrière révolution de cette odyssée de l'image entre les deux genres, et le retournement final qui nous fait fantasmer. Vite, à nous, une nouvelle Callas, divine et actrice de cinéma !

_____

DVD, annonce. AIDA 1953 par Sofia Loren / Renata Tebaldi (Bel Air classiques, le 5 décembre 2017) – Prochainement sur classiquenews la critique complète de ce dvd éligible ou pas à notre grand dossier cadeaux de Noël 2017… à suivre le 5 décembre date de publication du dvd.

_____

VERDI : AIDA [DVD]
Opéra en quatre actes
Musique: Giuseppe Verdi / Livret : Antonio Ghislanzoni
Aida Sophia Loren • Renata Tebaldi
Radames Luciano della Marra • Giuseppe Campora
Amneris Lois Maxwell • Ebe Stignani
Amonasro Afro Poli • Gino Bechi
Chœurs et Orchestre de la RAI
Direction musicale Giuseppe Morelli
Ballet de l'Opéra de Rome
Chorégraphie Margherita Wallmann
Réalisation : Clemente Fracassi

FICHE TECHNIQUE
Année de production : 1953 – Date de parution : 5 décembre 2017

1 DVDRéférence : BAC146
Code-barre : 3760115301467
Durée : 1h32 min.
Sous-titres : FR
Image : Couleur, 4/3, PAL
Son : Mono

CD événement, annonce. In Excelsis Deo. Desmarest /

Valls (2 sacd Alia Vox – Jordi Savall, 2016)



CD événement, annonce. In Excelsis Deo. Desmarest / Valls (2 sacd Alia Vox – Jordi Savall, 2016). Voici un disque éloquent, solennel qui replace avec quel sens de l'actualité brûlante (hasard heureux / malheureux du calendrier) la question de l'identité catalane (ici baroque). En exhumant **la Missa Scala Aretina du catalan Francesc Valls** (1671-1747), créée en pleine Guerre de succesison d'Espagne, à Barcelone en 1702, Jordi Savall et ses troupes catalanes sur instruments d'époque, souligne cette spécificité artistique, esthétique qui place Barcelone au début du XVIIIè au rang des capitales ferventes les plus démonstratives, mais aussi les mieux caractérisées. Un disque à l'indiscutable valeur artistique qui pose avec raison la question de la singularité culturelle catalane dans le contexte indépendantiste de cette fin 2017.

La Missa Scala Aretina (1702) révèle une connaissance approfondie des styles français, italien, germanique, ce à une époque située avant la résolution spectaculaire de la guerre de succession d'Espagne, survenue avec la chute de Barcelone, le 11 septembre 1714. Valls se rapproche ainsi d'un certain Biber, autre compositeur du XVIIè – mais qui précède Valls, habile dans le traitement des effectifs multiples sous la voûte (pour Biber, celle de la cathédrale ou Dom de Salzbourg), et en particulier de sa Messe Bruxellensis à 23 parties (dont 2 choeurs de 4 chanteurs distincts) que Jordi Savall a abordé dans un autre enregistrement. Ecrite pour 11 parties, la Missa Scala Aretina engage 3 choeurs (de 3, 4 et 4

solistes) plus 2 violons (doublés par les hautbois), 1 violoncelle, 2 orgues, 1 harpe and 2 trompettes (plus 1 violone et 1 trombone, ajouté selon l'usage avéré de l'époque).
Ce qui frappe immédiatement ici c'est la franchise du style, portée par une joie irrépressible et inexorable, riches en effets et contrastes, le développement d'un contrepoint complexe, aux architectures savantes, qui comprend des passages concertants d'une belle intériorité, ce malgré les cuivres (trompettes) au chant d'une solennité permanente. Se distinguent les sextuors du Qui tollis peccata mundi, les quatuors de l'Et incarnatus est où s'affirment a contrario chaleur et tendresse. Mais c'est essentiellement le parcours des dissonances si personnelles (début de l'Agnus Dei) qui caractérise l'écriture de Valls, dont la ferveur s'écarte d'une majesté uniquement superfétatoire : l'atténuation et la délicatesse intérieure que sait y déployer chef et musiciens, servent le dévoilement du génie catalan baroque, dans les dernières années du règne de Louis XIV.



Couplée à la **Messe à deux choeurs de Desmarets (Versailles, 1704)** donc crée deux années plus tard, la Missa de Valls rend justice à une maturité musicale qui renforce de facto l'idée d'une spécificité catalane. Plus de 300 ans après sa création, la partition porte fièrement l'acuité stylistique d'un compositeur dont on peut plus gommer l'originalité. Il est passionnant de comparer les deux oeuvres et les climats distincts qu'elle permettent d'identifier : la sonorité ample, voluptueuse des accents choraux de Desmarest renseigne parfaitement cette couleur versaillaise propre au Grand Siècle, où domine la marque de l'orchestre lullyste, à la fois solennel, grandiose et aussi d'une tendresse spécifiquement française.

_____

CD CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2017. Grande critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com – enregistré à Versailles en juillet 2016. 2 SACD **ALIA VOX**

CD, annonce, premières impressions. HANDEL : SHADES OF LOVE / ANNA KASYAN, soprano (1 cd evidence)



CD, annonce, premières impressions. HANDEL : SHADES OF LOVE / ANNA KASYAN, soprano (1 cd evidence). Classiquenews suit la soprano Anna Kasyan depuis plusieurs années, en particulier depuis sa participation au Concours international de belcanto Vincenzo Bellini où par une incroyable justesse dramatique, inféodant sa technique et ses moyens vocaux à la seule pureté de l'expression, comme soignant aussi la finesse de son articulation, elle remportait alors, à Paris au CNR, rue de Madrid en 2013, le Premier Prix. Ici la Bellinienne se fait ambassadrice baroque, au service de l'amour haendélien, dans une sélection de cantates tragiques et sentimentales, dramatiques et sensuelles que le divin Saxon a écrit pour soprano et continuo ; d'où le titre « Shades of love » : ombres de l'amour :… invitation aux nuances

souterraines les plus intenses. Voici avant notre critique développée, les premières impressions de ce disque qui s'affirme comme un recentrage stylistique bienheureux dans la carrière de la jeune diva : confrontée à un texte qui doit s'incarner sans être dilué, la soprano démontre ses qualités de diseuse et d'actrice nuancée.

PREMIERES IMPRESSIONS.



En quatre arias, – le premier air étant le plus long jusqu'à 6mn-, entrecoupées de récitatifs, la **Cantate Lucrezia** affirme dans un parcours harmonique très subtil, les tiraillements d'une âme éprouvée, sommée de résoudre l'insupportable ; celle d'une femme violée malgré elle et qui horrifiée par l'acte commis, se donne la mort. Coupable alors qu'elle est victime, la jeune épouse au corps humilié et sali, se tue non sans avoir aussi maudit son violeur… Incroyable situation dramatique qui est un vrai défi interprétatif pour toute diva : **Anna Kasyan** est une belcantiste avérée, confirmée par le premier prix du **concours Bellini 2013**. Elle a participé **aux Mozart de Currentzis à Perm**, incarnant une piquante et passionnante Despina (**Cosi fan tutte : lire ici notre critique du cd Cosi fan tute de Mozart par Currentzis avec Anna Kasyan, 2013**).

Avouons d'abord notre légère déception au début de Lucrezia : voix instable, coloratoure et vocalises en perte de justesse et articulation pas toujours exacte. Mais dans les 3 dernières sections l'intonation se stabilise, le verbe fusionne avec les accents vocaux, la technique et l'émission se clarifient, au service de couleurs intérieures totalement juste. La tenue plus syllabique et rythmique, sur des brèves pointées, le débit raisonné et juste… affirment un nerf ferme, soutenu, une projection nerveuse qui incarne la dernière Lucrezia, soudainement déterminée, qui en enfer, accomplira sa juste vengeance.

Très ornemenéee, ***Se pari è la tua fe*** est une cantate qui frappe par sa coupe rythmique, son intensité, ses contrastes d'une finesse calibrée : la diva conquiert ce terrain guerrier où le chant amoureux devient transe solitaire pour laquelle la soprano Kasyan défend avec un bel aplomb l'espoir que suscite l'amour croissant. Agile, soucieuse de la couleur comme du caractère de la scène, la soprano gagne en assurance.

Belcantiste distinguée, Anna Kasyan cisèle la lyre amoureuse Haendelienne



Puis, la voilà très à son aise dès le début de **Clori**: émission nuancée et sûre, aigus tendres et parfaitement couverts, voilà une évidente maîtrise, apte à exprimer cette extase languissante d'un cœur aimant qui craint d'être écarté et trahi (13). L'intonation est idéale et rappelle le don de la chanteuse pour l'incarnation dramatique tel qu'il s'était révélé dans son air de finale pour le **Concours Bellini 2013 : la fameuse scène d'Imogène du Pirate de Bellini et qui lui valut de remporter le premier prix** (**voir notre captation vidéo de la scène d'Imogene d'il Pirata**).

La Kasyan parvient idéalement à rendre vertiges, panique, fragilité hallucinée d'un amour éperdu mais inquiet, à juste titre : les vocalises sont dessinées sur le souffle, en lignes maîtrisées, longues, amples, au caractère juste car toujours soucieuse de l'articulation du texte (15).

Même travail sur les couleurs justes produites par le sens du texte dans la plus languissante et douloureuse « **Sento là que ristretto » / j'entends que là bas…** Dont le largo s'apparente à un lamento grave et profond où le cœur qui souffre s'embrase littéralement : le soprano canalisé, filigrané, aux très belles nuances d'une dépression éperdue, se déploie naturellement, en lignes vocales et respirations parfaitement négociées. Articulée, soucieuse là encore du sens de chaque mot, Anna Kasyan fait montre de son talent de diseuse. L'art de la vocalise et du lamento haendéliens s'avère comme c'est le cas de Mozart, une pratique et un parcours salvateurs pour la voix : recentrée sur la juste projection du texte, le chant gagne en précision et en exactitude expressive, débarrassant l'approche de tout ce qu'elle peut avoir d'artificiel comme d'accessoire. La juste couleur au juste moment textuel. Rien de tel pour recentrer la voix et le style sur ce qui nous intéresse réellement : la vérité du chant.

De ce point de vue, encore perfectible certes, **Anna Kasyan** nous régale dans ce disque recommandable. Dommage que le continuo trop en retrait et parfois lisse, sans guère de richesse dynamique, n'ose pas vraiment dialoguer avec la diva nuancée, volubile. A suivre d'ici le 20 novembre 2017, notre grande critique dans **le mag cd dvd livres de classiquenews…**

_____

CD, annonce, premières impressions. **HANDEL : SHADES OF LOVE / ANNA KASYAN, soprano** (1 cd evidence). Grande critique développée à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews

SHADES OF LOVE : Anna Kasyan (soprano)
Cantates de Georg Friedrich Haendel (1685-1759)

Lucrezia, HWV.145
1. O Numi eterni! recitativo 0’58
2. Già superbo del mio affanno aria 6’06
3. Ma voi forse nel Cielo recitativo 0’44
4. Il suol che preme aria 2’44
5. Ah! che ancor nell’abiso recitativo 0’41
6. Questi la disperata furioso 0’35
7. Alla salma infedel aria 3’10
8. A voi, a voi, padre recitativo 1’10
9. Già nel seno arioso 1’44
Se pari è la tua fè, HWV.158a
10. Se pari è la tua fè aria 2’31
11. Sì, sì, questa sia solo recitativo | Non s’afferra d’amore aria 2’40

Clori, mia bella Clori, HWV.92□12. Clori, mia bella Clori recitativo 0’51
13. Chiari lumi aria 4’33
14. Temo ma pure io spero recitativo 0’39
15. Ne’ gigli e nelle rose aria 1’51
16. Non è pèro che non molesta e grave recitativo 0’30
17. Mie pupille aria 4’06
18. Tu nobil alma, in tanto recitativo 0’27
19. Di gelosia il timore aria 2’13

Sento là che ristretto, HWV.161b

20. Sento là che ristretto recitativo 1’20
21. Mormorando esclaman l’onde aria 7’00
22. Son io Nice, il ruscello recitativo 0’59
23. Se un sol momento aria 3’22

Crudel tiranno Amor, HWV.97
24. Crudel tiranno Amor aria 3’57
25. Ma tu mandi al mio core recitativo 0’23
26. O dolce mia speranza aria 7’33
27. Senza te, dolce spene recitativo 0’27
28. O cara spene, del mio diletto aria 3’15

Durée total : 1h06mn
1 cd evidence ref. : EVCD038 / sortie le 3 novembre 2017.
http://evidenceclassics.com/discography/handel-shades-of-love/

Continuo :

Ophélie Gaillard (cello)
Jorge Jimenez (violin)Anastasia Shapoval (violin)
Michel Renard (viola)
Jory Vinikour (harpsichord)

_____

Présentation par le label evidence :



Composées lors du séjour italien de Haendel au début du XVIIIe siècle, les cantates interprétées par la soprano Anna Kasyan dessinent une cartographie nuancée du coeur des héroïnes d'opéra. Ce sont alors les castrats qui brûlent les planches des scènes italiennes mais quelques cantatrices se font tout de même entendre. Ces cantates italiennes furent ainsi exécutées en leur temps par Margherita Durastanti. Anna Kasyan prend le relai de la prima donna et fait revivre avec passion les tourments de ces figures déchirées entre amour et devoir. Mélange d'histoire et de mythologie, les livrets des cantates – comme ceux des opéras – font la part belle aux personnages féminins dont Lucrèce est ici le plus parfait modèle.
En réunissant ces partitions, Anna Kasyan offre un programme dramatique et virtuose. Grand prix du concours de belcanto Vincenzo Bellini, elle met sa technique au service de l'expression en renouvelant sans cesse les ornements et en soignant le phrasé au plus prêt du texte et des affects qu'il exprime.
*
Composed during his Italian stay at the beginning of the 18th century, Handel's cantatas, interpreted by the soprano Anna Kasyan, draw a nuanced picture of opera heroin's heart. At this time, women were not often allowed to appear in front of an audience. However, the Italian prima donna Margherita Durastanti, one of the few professional female singers of the period, delighted listeners with her brilliant interpretations of Handel's cantatas. Besides, their librettos favor female characters such as Lucrezia, and describe the dilemma of love against duty. It's now up to Anna Kasyan to express the multiple shades of a woman's emotional life in this theatrical and virtuoso program. Crowned at the Vincenzo Bellini Belcanto Competition, she shows great technique in the ornamentation, and polishes the phrasing at the nearest of the text and

affects.

_____

CD coffret événement, annonce. REGINE CRESPIN : a tribute / un hommage (1927-2007) / 1950-1989 – 10 cd WARNER classics

CD coffret événement, annonce. REGINE CRESPIN : a tribute / un hommage (1927-2007) / 1950-1989 – 10 cd WARNER classics.
Pour ses 90 ans, et 10 ans après sa mort (le 5 juillet 2007), Warner Classics célèbre le génie lyrique de Régine Crespin, soprano française qui fit carrière simultanément à Maria Callas, comme cette dernière débutant véritablement à la fin des années 1940 et s'affirmant dans les trois décennies qui suivent : 1950, 1960, 1970. Diva à la distinction légendaire, au timbre de diamant, capable d'articuler comme personne avant elle, « La Crespin » incarne l'apogée du style élégant, intelligible, dôté d'un soprano clair et puissant, qui lui a permis de chanter, – rareté mémorable-, les grands rôles wagnériens dont Brünnhilde, Elsa, Kundry, et les Wesendoncl lieder (en témoigne par exemple le CD2 qui concentre ses Wagner de 1961 sous la direction de Georges Prêtre, chef familier de Maria Callas aussi). Douée pour l'allemand, Régine Crespin fut aux côtés de la Schwazkopf, sa rivale germanique, une Maréchale tout aussi exquise et troublante dans Der Rosenkavalier de Richard Strauss (comme le rappelle à juste titre le choix du visuel de couverture du coffret : y paraît

sa Maréchale de 1964 au Met de New York).

Le coffret WARNER rassemble en une synthèse essentielle et incontournable, le parcours de la soprano légendaire de 1950 à … 1989, soit un large éventail de ses enregistrements, du récital d'opéra au Lied et à la mélodie, en particulier dans ses légendaires Nuits d'été de Berlioz, interprétées avec Ernest Ansermet (1963).
Actrice née, taillée pour incarner la noblesse et majesté blessée, celle des grandes amoureuses lyriques, Régine Crespin laisse aujourd'hui pour les jeunes divas actuelles, un modèle de raffinement et de diction, de précision, d'expressivité ample et affirmée aussi qui lui ont permis de chanter outre Wagner, les héroïnes de Verdi dont témoigne un autre cycle incontournable contenu dans le cd 6 (airs d'opéras de Verdi, enregistré en 1963 et 1965 avec Georges Prêtre). En français la diva qui incarne Carmen (avec quel style), Matilde (Guillaume Tell de Rossini), Sapho (Gounod), Marguerite (Damnation de Faust de Berlioz), surtout Didon (Les Troyens du même Berlioz), sans omettre la nouvelle Prieure de Dialogues des Carmélites de Poulenc (1958) affirme une égale maîtrise altière et humaine, déchirée, incarnée, suave, aux phrasés suggestifs, dans la mélodie (Poulenc, Debussy), le lied (Schumann, Wolf…), et aussi l'opérette (La Périchole…). Quelque soit les compositeurs et les héroïnes abordés, Régine Crespin a marqué les esprit par la pureté de son timbre d'une subtilité exemplaire.

_____

CD coffret événement, annonce. REGINE CRESPIN : a tribute / un hommage (1927-2007) / 1950-1989 – 10 cd **WARNER** classics – CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2017

CD événement, annonce. BERENICE, CHE FAI ? Opera Fuoco, David Stern (1 cd APARTE)

CD événement, annonce. BERENICE, CHE FAI ? Opera Fuoco, David Stern (1 cd APARTE). Le nouveau cd de la compagnie lyrique sur instruments d'époque, écrin / tremplin des jeunes voix prometteuses, **OPERA FUOCO** s'impose naturellement. Le chef fondateur **David Stern** rend hommage au talent féminin… celui de la compositrice et muse méconnue **Mariana Martinez**, celui de ses jeunes cantatrices, partenaires habituelles de l'ensemble musical (en particulier Lea Desandre et Natalie Pérez). Voilà bien longtemps que l'on avait pas été séduit par un tel feu musical, servi par d'authentiques tempéraments lyriques dont la précision, l'ardeur, l'élégance comme la nervosité parfois frénétique (toujours si proches du texte) savent ici sublimer le texte de Métastase sur le thème de l'amoureuse tragique, **Bérénice**. Entre cantates et airs de concert, dans une période passionnante où sous la pression esthétique de courants germaniques tel le « *Sturm und Drang* » (Tempête et passion), les affects s'égarent et s'alanguissent entre délire, folie, déchirements et désir, voici une collection de 6 airs au souffle manifeste, au nerf ardent, au verbe mordant, pour soprano et mezzo-soprano signés à la fin du XVIIIè, avant et après Gluck, Hasse le vénéto-napolitain, les moins connus Mariana MARTINEZ (dont le présent programme fait un hommage des plus subtils) Johann Christian Bach ou Mazzoni, surtout Haydn et Mozart.

Bérénice amoureuse et tragique inspire compositeurs classiques et interprètes prêtes à en découdre…

2 JEUNES DIVAS RÉVÉLÉES, CONFIRMÉES : Lea Desandre, Natalie Pérez

C'est l'époque où la caractérisation de plus en plus nuancée des émotions permet de passer des passions baroques aux sentiments romantiques. La Bérénice de Metastasio (poète officiel de la Cour impérial à Vienne) offre un prétexte somptueux pour chacun, compositeurs et évidemment solistes. Deux superbes actrices se dévoilent ici et confirment grâce à la richesse inspirée de leur chant, une disposition naturelle pour jouer, incarner, toucher ; les jeunes cantatrices désormais à suivre : **Lea Desandre** et **Natalie Pérez**. La première cisèle l'urgence ; la seconde éblouit par des aigus d'une exceptionnelle chair diamantine. Deux immenses artistes à suivre de près. Dans chacune de leur prises de rôles à venir… Enregistré en février 2017, le programme particulièrement bien conçu (honneur au concepteur artistique), révèle deux artistes majeures de la jeune génération ; le disque, CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2017, souligne la sensibilité filigranée du chef David Stern, apte à transcender chaque nuance de cet échiquier des sentiments humains qui sont aussi… orchestraux : de la nervosité pré gluckiste de Hasse, à la passion à la fois furieuse et préromantique de Haydn et Mozart… sans omettre l'acuité et les accents de la compositrice Marianna Martinez. **Prochaine grande critique du cd BERENICE, CHE FAI ? Programme distingué par le « CLIC de CLASSIQUENEWS » de**

novembre 2017.

_____

CD événement, annonce. BERENICE, CHE FAI ? Opera Fuoco, David Stern (1 cd APARTE). **CLIC de CLASSIQUENEWS** de novembre 2017

CRITIQUE CD événement. INSIEME (ensemble) : Jonas Kaufmann / Ludovic Tézier – A Pappano (1 cd SONY classical – Rome, mai 2021).



CRITIQUE CD événement. INSIEME (ensemble) : Jonas Kaufmann / Ludovic Tézier – A Pappano (1 cd SONY classical – Rome, mai 2021)

– Les confinements imposés par la pandémie de la covid ont exposé leur engagement pour libérer l'activité des artistes ; ensemble (***Insieme***) les deux solistes lyriques, chacun champion dans leur catégorie vocale, se sont liés indéfectiblement, en particulière artistiquement comme en témoigne ce somptueux récital à deux voix qui sublime surtout l'écriture verdienne de ***la Forza del destino*** et d'***Otello…***

Voix féline, souple et enivrée, d'un vérisme éperdu, Jonas Kaufmann ensorcèle en Rodolfo, poète tendre et passionné auquel le Marcello de Tézier toute en raucité plus directe et franche, offre un soutien riche en compréhension fraternelle : les deux voix se complètent et s'enrichissent dans leur première scène de **La Bohème** (Puccini).

Vériste et d'un dramatisme intense, – énoncé tout en finesse par Pappano, le tableau suivant extrait de **La Gioconda** de Ponchielli affronte deux profils viriles distincts : le Barnaba de Tézier – jaloux et manipulateur, piégeant dans ses rais (dignes d'un Iago que l'on écoutera plus loin), l'Enzo de Kaufmann, victime amoureuse de Laura, et qui malgré lui sera le complice d'un infâme stratagème contre La Gioconda… angélisme éperdu ici, noir démonisme et cynisme invincible là. Le contraste est parfaitement caractérisé et signe un superbe instant dramatique, psychologiquement terrifiant, théâtralement fin et magnifiquement déclamé.

Complicité artistique,

complémentarité vocale

Kaufmann / Tézier un duo en or

Parmi les pépites de ce récital lyrique, **Les Vêpres Siciliennes** de surcroît en français, éclairant le duo passionnant entre Montfort (Tézier) et Henri (Kaufmann) : confrontation de deux guerriers antagonistes que les caprices d'un destin machiavélique a fait celle d'un père et de son fils, démunis mais déterminés chacun dans la défense de leur tribu ; la séquence du jeune Verdi brille par son intensité héroïque.

Pour l'avoir chanté sur scène, le duo de **Don Carlos** (en français donc, sur les planches de l'Opéra Bastille) et de Rodrigue, marquis de Posa, défenseur des Flandres soumises, les deux solistes exposent l'ardeur et la vaillance de deux personnalités, idéalistes, foudroyées par le Souverain Philippe II (qui a pris pour femme celle qui était d'abord fiancée à son fils Carlo : Elisabeth).
Dommage que la prise de son comme la tenue de l'orchestre manquent de transparence, de détails et de précision pour une scène où le texte et sa déclamation sont si proches du théâtre. Partisans libertaires, les deux entonnent à 2 voix fraternelles, le fameux hymne qui scelle leur destin (« Dieu, tu semas dans nos âmes / un rayon des mêmes flammes / …).

Enfin le miracle de complicité et d'intelligence à deux, se réalise a voce murmurée, sur le souffle, sans à-coups forcés d'aucune sorte, dans le « duettino » de **La Forza del destino**,

où Alvaro et Carlo partagent la même couleur, le caractère fraternel dans la dignité subtile, aux phrasés élégantissimes (l'Alvaro de Kaufmann déployant des couleurs et une intonation d'une rare subtilité). Même l'orchestre semble transcendé par leur union délectable, virile et comme hallucinée, à l'articulation dramatique, quasi théâtrale, parfaite. Puis les 2 scene e duetti, des actes III et IV, vont plus loin encore dans la juste caractérisation émotionnelle, creusant encore le profil de ses deux âmes, détruites, sacrifiées, broyées par le destin, pourtant en quête d'un salut toujours incertain. Haineux et fraternels puis définitivement rivaux jusqu'à la mort, les deux sont engloutis par la détestation et le crime croisé qui les délivre. Implacable et sublime horreur du fatalisme. Voilà une scène qui démontre que 2 héros nobles pourtant car légitimes chacun dans leur combat, n'échappe pas à la malédiction de la haine.

La fusion entre action et chant, déclamation et geste se personnifie avec davantage de réalisme et de précision encore dans le tableau d'**Otello**, – suprême confrontation / dialogue de l'acte II entre Otello et son manipulateur Iago, menteur éhonté qui capte et ensorcèle l'âme jalouse, trop naïve et perméable du Maure dont il distille le poison du soupçon : la justesse et la ciselure des phrasés pour chacun des deux solistes relèvent d'un idéal vocal dont ils sont les seuls aujourd'hui à exprimer la vérité comme l'étonnante sincérité. Passion panique d'Otello dévoré par l'ombre de la trahison ; récit mensonger et diffamation ciselée de Iago dont le récit d'un **Cassio** qui rêve de sa « suave Desdémone » (« Era la notte, Cassio dormia… ») finit par rendre fou le guerrier hier magnifique, maître de son destin, à présent pantin détruit… maîtrise impeccable des intonations vocales : Tézier fait un Iago plus fin et subtil que démoniaque ; le diable tout en finesse, diffusant le délectable parfum de sa vengeance.

D’autant plus convaincant qu’ici, l’orchestre romain Santa Cecilia est détaillé, suggestif sous la direction d’un Pappano enfin à l’écoute et au diapason de cette perfection millimétrée où une déclamation sinueuse, précise, nuancée inféode vocalità et intention dramatique.

CRITIQUE CD événement. INSIEME (ensemble) : Jonas Kaufmann / Ludovic Tézier – Orchestra de l’Accademia nazionale di Santa Cecilia – Antonio Pappano (1 cd SONY classical – enregistré à Rome en mai 2021). Scènes lyriques extraits des opéras de Puccini : La Bohème / Ponchielli : La Gioconda / Verdi : Les Vêpres Siciliennes, la Forza del Destino, Don Carlo, Otello – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2022.

PLUS D’INFOS sur le site de Sony classical
https://www.sonyclassical.com/news/news-details/jonas-kaufmann-and-ludovic-tezier-1-1-1

VOIR le MAKING OF du cd Insieme / ensemble de Jonas Kaufmann et Ludovic Tézier

CD, compte-rendu critique. VOX LUMINIS : MAGNIFICAT de JS BACH / DIXIT DOMINUS de HANDEL (1 cd Alpha).



CD, compte-rendu critique. VOX LUMINIS : MAGNIFICAT de JS BACH / DIXIT DOMINUS de HANDEL (1 cd Alpha). Le dernier cd de Vox Luminis, choeur que l'on ne présente plus, et qui s'agrandit ici de son propre orchestre sur instruments anciens, met en miroir assez légitimement d'ailleurs, l'inspiration sacrée de JS Bach et de GF Handel ; le premier auteur du Magnificat dans les années 1720, alors qu'il a quitté ses fonctions de musicien de cour pour celui de Cantor à Leipzig, – pour y perfectionner les chœurs et fournir toute la musique chorale pour chaque dimanche ; le second, compositeur du Dixit Dominus, mais au début des années 1700, à Rome, où en séducteur saxon frappé et inspiré par la virtuosité italienne, il conquiert en mondain confirmé, les plus hautes autorités ecclésiastiques et politiques. En plus de l'articulation du texte, ils partagent tout deux une même origine, celle d'Allemagne centrale, et logiquement, une même expertise : l'écriture du contrepoint. De l'un à l'autre, c'est bien la complexité spectaculaire de l'architecture contrapuntique que nous fait entendre et que rend vivante le choeur belge Vox Luminis, voix des anges, voix des croyants, – peuple qui doute

et espère chez Bach ; armée dramatique voire opératique chez Handel qui pourtant jeune, « ose » un style qui frappe par sa véhémence, exigeant l'impossible des chanteurs. Mais le défi est totalement relevé ; et la tenue des voix claires, individualisées et pourtant fédérées (avant dernier choeur du Dixit, plage 21) saisit par sa force et sa précision expressive. C'est dire le niveau atteint par Vox Luminis, le meilleur choeur actuel désigné pour les plus fines et vertigineuses cathédrales chorales jamais écrites au XVIIIè. Tout en exprimant les vertiges de la prière, qu'elle soit douloureuse, introspective, déclamatoires et victorieuse, les interprètes savent aussi ciseler un discours oratoire dont la charge millimétrée, fascine du début à la fin.

Dès les premières mesures du Magnificat de Bach, la sincérité collective, voix blanches directes, si proches de l'allant du texte, s'avère d'une belle et tonique santé vertueuse ; cela avance comme une irrépressible action de grâce (Et Exsultavit), et aussi un temps préservé de réflexion plus méditative (hautbois obligé : Quia respexit), – un temps d'accomplissement qui cultive aussi… le mystère. A travers une voix quasi enfantine, apportant en plus de l'ivresse spirituelle, une couleur de fragilité tendrement humaine.

Lionel Meunier ralentit le tempo (dans le choeur qui enchaîne aussitôt, Omnes generationes, creusant, ciselant, l'incise du mystère qui semble envelopper et inspirer tout le choeur, tel l'assemblée vivante des croyants.

Suspendu, interrogatif, l'admirable duetto « Et misericordia », le plus déchirant, se fait prière pour le Sauveur en vu de l'obtention du salut… fine ciselure, d'une sobriété désarmante.

Puis la ligne des trompettes fait surgir l'immensité glorieuse de la voûte céleste pour le choeur victorieux : Fecit potentiam (somptueuse conclusion âpre et majestueuse).

Très dramatique, Deposuit potentes, défendu par un ténor presque énervé et linguistiquement excellent (Robert Bukcland) exprime la puissance divine qui s'abat.

Avec flûtes obligées, d'une douceur planante, Esurientes implevit bonis pour alto répand l'esprit sûr, serein de pleine justice.

Contrastée et profonde, l'approche atteint les sphères célestes et la grâce des anges dans le terzetto, Suscepit Israel. Les qualités de Vox Luminis se confirment : finesse, clarté, élocution sobre, humaine, directe et sincère du portail contrapuntique défendu par le choeur Sicut Locutus (avec orgue seul) : le relief détaillé de chaque voix dans ce choeur capital, subjugue.

Et pour exprimer la gloire éternelle de Dieu, le dernier choeur Gloria Patri (Gloire au père…), la clarté agissante et magnifiquement articulé du choeur se déploie soulignant toutes les qualités superlatives de Vox Luminis : sa santé rayonnante, ses rebonds précis, affûtés, sa vivacité linguistique. Un modèle actuel.

Magnificat de JS Bach, Dixit Dominus de Handel

La versatilité habitée de Vox

Luminis emporte jusqu'au ciel…

Après un Bach aussi précis et ciselé, **la fluidité haendélienne du Dixit, très vivaldienne,** paraît presque trop mondaine, et d'une sensualité presque trop profane (l'entrée des voix solistes du 21), mais dès les premiers mots, la vitalité serrée, active, affûtée de Vox Luminis restitue à l'allant de la partition du Saxon, sa tonicité plus expressive que séduisante. Les interprètes sauvent la virtuosité parfois trop démonstrative de la partition par leur nerf, une fougue et une énergie qui s'économise et ne se détend jamais si elle ne sert pas le texte. Haendel développe davantage au risque de … la longueur ; il n'atteint pas la concision ni l'éllipse de Bach, si fulgurant, si essentiel. Et son style plus opératique (Virgam virtutis tuae pour alto) perd de son impact à cause de sa durée. Déjà dans ce Dixit des origines, se profile toute l'esthétique des futurs oratorios londoniens et anglais : plus dramatiques que spirituels.

Même ivresse suave, très lyrique, dans l'air pour soprano qui suit Tecum Principium…, Caroline Weynants que l'on connaît bien, ayant chanté à Namur, et sous la baguette de Alarcon, séduit par la chair angélique de son magnifique timbre lyrique, toujours très proche du texte, et surtout sans aucun effet vibré, ni suraccentué. Là encore un modèle de vertu vocale, d'intégrité stylistique et musicale.

La précision et l'articulation fascinent encore dans les 4 choeurs qui suivent où l'équilibre des voix s'avère d'une éloquence éblouissante, restituant au verbe musical choral, sa fonction première qui est discours. Mais un acte qui fait sens et est incarné avec une énergie collective que peu de choeurs actuels peuvent offrir.

Le 3è de la série Dominus a dextris tuis, gagne un relief trépidant, véritable chevauchée fantastique qui évidemment souligne la verve opératique d'un Haendel rénovateur de l'opéra sacré et de l'oratorio anglais. La nervosité sanguine doublée d'une articulation exemplaire construisent ici un tableau collectif impressionnant par sa puissance doxologique, celle d'un Dieu de justice capable de foudroyer les puissants, fussent-ils rois. Le Conquassabit et ses notes pointées, saccadées d'une précision dramatique spectaculaire éclaire encore la capacité expressive du choeur. Autant de démonstration théâtrale pour préparer au mystère du duetto quasi final (pénultième) : De Torrente : accomplissement plus intérieur, aux accents suspendus.

Artisan du détail, le collectif veille aussi à la gradation progressive qui assure la cohérence globale.

La vision de Vox Luminis observe une mise en forme de plus en plus serrée de la langue Haendélienne, naturellement promise à l'éclat voire à la pompe (toujours élégante), mais ici comme recentrée sur sa formidable élocution discursive (en cela la boucle est bouclée, proche de Bach). Le dernier choeur, le plus développé du cycle et d'un contrepoint redoutable quant à la mise en place, affirme une lisibilité idéale, une intensité aiguë, un sens linguistique sans effet : « un parler-chanter » à l'échelle du choeur. Gageure incroyable à écouter et pourtant bien accompli par Vox Luminis. La force et la violence déterminée qui s'en dégage sont jubilatoires.

La vérité victorieuse se dégage du choeur, formidable armée d'archanges et de prophètes inspirés. Tout ici relève d'une cohérence en partage, d'un seul souffle et aussi d'un sens rare de la caractérisation individuelle. L'abattage du texte, la clarté du contrepoint, le caractère intense et exalté, serviteur des sentiments que véhicule et nuance le texte : tout indique une maîtrise remarquable. Victoire de plus en

plus lumineuse du Magnificat ; élan et progression de plus en plus précise et dramatique du Dixit. Un nouveau cd à ranger parmi les meilleures réalisations du choeur Vox Luminis (avec leur avant dernier ACTUS TRAGICUS, qui avait obtenu lui aussi la distinction suprême, le CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016.

.

_____

CD, compte-rendu critique. VOX LUMINIS : DIXIT DOMINUS. JS BACH / HANDEL (1 cd Alpha).

CD événement, annonce, premières impressions. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli & Sol Gabetta (1 cd Decca)



CD événement, annonce, premières impressions. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli & Sol Gabetta (1 cd Decca). VIRTUOSITÉ INTERIEURE… Nos première simpressions sont très favorables. Ne vous y trompez pas : malgré le visuels qui affiche deux Lolitas sous l'ombrelle, se cachant d'un soleil napolitain ?, il s'agit bien d'un récital atypique qui touche par son intériorité et sa finesse introspective… D'emblée deux airs soulignent l'entente artistique des deux interprètes.

Caldara développe une langueur à la fois sensuelle et mélancolique, très vivaldienne, dans le premier **air de Nitocris (« Fortuna e Speranza »)** où le violoncelle se fait double d'une âme languissante, dessinant avec elle, en écho rubané, des arabesques tendres et affligées. Qu'il s'agisse de **Cecilia Bartoli** mezzo au timbre si caractérisé, ou de la violoncelliste **Sol Gabetta** dont le sens des nuances intérieures s'épanouit sur le même mode intérieur, l'air redouble de caresses intimes, plis et replis d'une pudeur en extase contrôlée, filigranée grâce à l'exquise sensibilité des deux artistes en dialogue chambriste, soit 10 mn de pâmoison tenue, incarnée, à double chant. **Le magnifique air de l'Arianna de Haendel**, – plus de 9 mn-, qui est aussi un lamento d'une bouleversante intensité, accrédite cette accord intérieur à deux voix d'une très belle cohérence artistique. Le violoncelle argumente, développe, dessine l'humeur implorante exprimée par la voix, comme une prière solitaire, celle d'Arianne à Naxos, l'amoureuse abandonnée par Thésée. Dans cette intériorité contemplative, se rélève un Haendel rêveur et douloureux, d'une saisissante vérité psychologique. Aucun doute, ces deux artistes là se sont bien trouvées.
Récital autant instrumental que vocal, les deux interprètes ont choisi de conclure leur programme par le **Concerto pour violoncelle de Boccherini (n°10 en ré majeur G 483)** où c'est bien l'étonnante vocalité de l'instrument soliste, associé au hautbois dans le mouvement lent, qui s'épanouit, au point de donner l'impression que le chant de la mezzo qui a précédé, colore encore les volutes très fines du violoncelle, au chant riche en velouté moiré, suave, introspectif.



Original par son programme, associant deux sensiblités parmi les plus intéressantes et les mieux abouties de l'heure, **Dolce Duello** est un programme présenté en création lors du dernier festival estival de **GSTAAD (Menuhin Festival & Academy 2017)** ; la lecture et ses choix de répertoires, tiennent leurs promesses et

renouvellent l'approche baroque par un sens commun de la subtilité (une qualité rare car beaucoup d'ensembles parmi les plus récents continuent de confondre baroque et virtuosité pure). Cecilia Bartoli et Sol Gabetta font ici la preuve d'un éloquence intérieure, mêlant virtuosité et profondeur des intentions, finesse et intelligence des options expressives… Deux immenses interprètes qui ont le génie du partage, voire de la complicité assumée, inspirée… nouveau modèle artistique à suivre ? **Prochaine grande critique, le jour de la sortie de l'album, soit le 10 novembre 2017, dans le mag cd dvd livres de classiquenews.**

_____

Illustration (tableau du XVIIIè français, à gauche) : **Jean Ranc** vers 1715, à l'époque de la Régence naissante, soit contemporain de Haendel, peint le mythe de Vertumne et Pomone. Deux silhouettes sous l'ombrelle : raffinement des couleurs … vénitiennes, et nuances entre ombres et lumière. L'art de la nuance et des teintes intermédiaires, troubles… est une qualité commune entre la peinture de Ranc et l'approche si ciselée des deux interprètes Cecilia Bartoli et Sol Gabetta dans leur nouvel album à deux voix, » **DOLCE DUELLO**« …



CD, compte rendu critique. DREAMS. Gounod, Bellini, Meyerbeer…Pretty Yende, soprano (1 cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. DREAMS. Gounod, Bellini, Meyerbeer…Pretty Yende, soprano (1 cd Sony classical). Milan, avril 2017. Que s'est il passé en Italie pour cet enregistrement qui se révèle être un flop ? Déception parmi les jeunes divas, en particulier de la part d'un jeune talent bellinien pourtant prometteur. On espérait beaucoup (trop peut-être) du second album de la sud africaine Pretty Yende : dans « Dreams » (après « A Journey », premier cd carte de visite, prometteur il est vrai – malgré la faible tenue de l'orchestre), son rêve s'écroule car le style si piquant, vif argent de ses derniers engagements, (on la vu encore sur la scène de Bastille dans Lucia en octobre 2016 :LIRE notre compte rendu critique de Lucia avec Pretty Yende), s'efface ici pour un style standardisé, international, « lisse », et artificiel qui rien que virtuose et « poseur » voire démonstrativement scolaire, devient hors sujet pour un programme où devait régner la subtilité et l'intériorité bellinienne. Même son français reste paresseux chez Gounod et Meyerbeer… La diva nous avait habitué à mieux, beaucoup mieux. Quelle désillusion.

FLOP… Hélas la diva si prometteuse perd de sa fraîcheur expressive pour un calibre de couleur standard, uniformisé qui manque singulièrement de caractère et s'agissant du répertoire français, d'articulation claire. Tout est joué dès le premier air où sa **Marguerite (Faust de Gounod) patine sur le plan de**

l’articulation : aucune voyelle et des accents surjoués voire maniérés qui déforment le texte et fait perdre 60% de l intelligibilité. Son air des bijoux s’écroule. Curieusement le timbre se durcit, la voix roucoule en couleur outrée qui manque de finesse. Et surtout de sobriété. Qu’elle veuille chanter en français soit, mais il faudrait choisir un meilleur répétiteur. Et reprendre sérieusement son articulation.
L’agilité et la facilité de la coloratoure fascine évidemment mais elle n’est que technique et échoue à transmettre réellement un sentiment car ici tout est abordé de la même façon virtuose, voire systématique sans comprendre les enjeux dramatiques de chaque air.
Comble de la contradiction : a contrario de sa prestation écoutée sur la scène de Bastille il y a un an déjà (octobre 2016), **YENDE fait ici en studio, une Lucia impersonnelle**, très agile certes, mais comprend-t-elle ce qui se joue quand la pauvre amoureuse et folle, devenue criminelle, imagine voir Edgardo ? L’évocation de l’harmonie céleste peine à nous saisir d’autant que l’orchestre est joli, fleuri, et minaude… comme elle.
Quelle déception ! Ce côté lisse uniquement soucieux de beau son et de virtuosité, reste hors sujet quand on conserve en tête ce qu’ont exprimé ici les grandes belcantiste : Callas, Caballé ou Anderson. Celles qui ont su inféoder la technicité (que YENDE a) à l’expression et au style.
Devenue star trop vite, la jeune femme sud africaine aux promesses « sidérantes », aussi immenses qu’une Jessye Norman quand elle se présente alors au premier concours Bellini en 2009, a perdu toute qualité expressive, toute intelligence du texte, toute vérité du chant. Une machine à vocalises, un instrument vocal capable d’émettre toutes les notes mais sans les investir d’une intention sincère. Alors on pense à un gâchis… Que s’est-il passer ? Imparfaitement préparée ou mal coachée tant le français est instable, on reste sur la réserve car ici tout est réalisé de façon artificielle ou perce le manque de finesse.

Un rien cocotte et minaudante, absente de toute profondeur, **la diva enchaîne ensuite Linda de chamonix ; las, n'est pas Gruberova qui veut** : toutes les notes sont là mais égrénées comme sa Lucia précédente. La grille stylistique n'a pas variée et les nuances sont les mêmes : ce Bellini brille en pure et creuse virtuosité.

Plus expressifs mais exigeant une précision dynamique autrement plus proche du texte, les deux Bellini qui suivent font paraître les mêmes limites : agilité mais intentions imprécises, et maniérisme interchangeable. Sa **Straniera** figure de l'héroïne sacrifiée par excellence qui se pâme et s'oublie avant la mort, manque de simplicité comme de relief et d'urgence comme de terreur intérieure (comment pourrait-il en être autrement avec un orchestre aussi épais et sirupeux ?).
Même ratage pur Amina de La Sonnambula : la diva manque d'intention expressive, de justesse dramatique ; c'est joli et rien que fleuri.

Le Meyerbeer hélas s'avère encore plus redoutable pour un français exotique qui reste hors contexte et dans l'air riche en vocalises évidemment, totalement incompréhensible quand il est chanté. Du reste l'air de Dinorah devient l'emblème même d'une artiste encore prometteuse qui se perd dans son propre chant enivré, narcissique, déconnecté d'expression et de sentiment.
Le bel canto n'est pas qu'une affaire de vocalises et d'agilité… ce second recueil raté édité pour Sony le démontre hélas de façon exemplaire. Allons diva YENDE reprenez vous ou changez de coach. On oubliera vite ce volume qui mal préparé et enregistré à la hâte, gagnera à être remisé dans un placard. La jeune cantatrice mérite mieux et l'on attend son prochain disque d'un opéra intégral où l'on pourra juger de son éclat recouvré dans la durée d'une partition complète.

_____

LIRE notre critique compte rendu complet du cd A journey…

Pretty Yende (Sony classical, octobre 2016) / Bel enregistrement d'une jeune diva bel cantiste alors très prometteuse…



CD, compte rendu critique. « A journey »… Pretty Yende, soprano. Bel canto et opéras romantiques français : Rossini, Bellini, Donizetti, Gounod, Delibes… (1cd Sony classical) – Jeune souveraine du beau chant… Coloratoure exceptionnellement douée, la jeune soprano sud africaine **Pretty Yende** (à peine trentenaire en 2016) fut révélée avant tout dès 2010, lors du premier **Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini**, seule compétition (française) dédiée aux spécifiés du chant bellinien (c'est à dire préverdien); son chant sûr et raffiné s'affirme ici au sommet de sa jeune carrière, telle une nouvelle Jessye Norman, alliant la grâce, le style, une technicité brillante et naturelle … au service des compositeurs lyriques d'avant Verdi : Rossini et son élégance virtuose ; Bellini et ses langueurs suaves d'une ineffable tendresse ; Donizetti, touche à touche géniale autant dans la veine dramatique et tragique que comique et bouffone… Soit de l'expressivité mordante et une noblesse naturelle doublée d'une technicité acrobatique avérée… autant de qualités qui lors du premier Concours précité, avait particulièrement marqué les esprits du Jury et du public.